

Balade poétique en Suisse

*

*Du côté de chez Carl Gustav Jung
& Marie-Louise von Franz*

*

Joëlle Caujolle

De Toulouse à Paris

Un dimanche d'avril de l'année 2017, je pris le train de nuit Toulouse-Montparnasse, première étape d'une balade en Suisse. J'avais choisi cette solution pour réduire le temps du déplacement, sans penser que mon dernier voyage en couchette remontait à l'époque lointaine où mon sommeil était de plomb.

L'enfermement de six personnes dans un espace de quelques mètres cubes, la nuit, est une expérience qui ne favorise pas forcément le sommeil. La couchette était dure, et engoncée dans l'étroit sac de couchage de la SNCF, je finis entortillée dans le drap à la manière d'un insecte ligoté dans une toile d'araignée.

J'arrivai gare Montparnasse un peu avant sept heures. Je traversai le pont qui mène à la gare de Lyon avec un sentiment de liberté, heureuse d'admirer au lever du jour, le miroitement des lampadaires sur l'eau de la Seine. M'approchant de l'immense horloge de la gare, je repensai au moment où j'avais décidé de faire ce petit voyage en Suisse. L'idée m'en était venue un matin au réveil, alors que je n'y avais jamais songé auparavant.

Mon intention était une balade sur ses lieux de vie évoqués dans *Ma vie* de C. G. Jung. J'avais déjà clos le chapitre théorique qui m'avait amenée à suivre des cycles de conférences dispensés par divers groupes dédiés à psychologie analytique. J'étais enthousiasmée par la perspective de basculer de la connaissance livresque à la découverte des lieux. Mon exploration se voulait essentiellement empirique et poétique. Je désirais découvrir Zurich, Bâle et Laufen, ainsi que Küsnacht et Bollingen où avaient vécu C. G. Jung et sa collaboratrice M-L. von Franz.

L'eau, qui dans nos rêves symbolise l'inconscient, allait se présenter sous diverses formes, l'étendue calme du lac de Zurich, la rivière Limmat qui traverse la ville et les flots tumultueux des chutes du Rhin à Laufen.

Cette expérience serait heureusement partagée avec ma fille, alors étudiante aux Beaux-Arts de Paris. Sa sensibilité pourrait éclairer d'un supplément de regard, cette balade du côté de chez Jung.

Lundi.

Gare de Lyon, le carnet.

Ma fille devait me rejoindre à la gare où nous prendrions le train pour Zurich. Le goût de Sofia pour les voyages et l'intérêt qu'elle portait à *Ma vie*, l'avaient décidée à m'accompagner.

Chacune des recherches menées sur internet pour préparer notre circuit, m'avait renvoyée au site *cgjung.net*, aussi avais-je choisi de suivre certains des itinéraires généreusement proposés avec des photos, des explications claires et même des extraits de textes. Il nous restait à suivre sans imiter et à élargir le périple vers Laufen.

Je rajoutai la visite de Bâle où le jeune Carl Gustav avait étudié, afin de découvrir la cathédrale qui lui avait inspiré un rêve renversant. Je n'avais ni la position ni le désir de rencontrer des personnes qui nous parleraient de Jung ou de psychologie jungienne, ma démarche était plutôt de l'ordre d'une profonde curiosité poétique.

Je souhaitais expérimenter et non pas psychologiser, ressentir ces endroits et laisser la sensibilité s'y exprimer, écrire, dessiner et photographier.

J'espérais me débarrasser de tous les encombrements du mental, des nombreuses lectures que j'avais faites au fil du temps et qui, à force de réflexions, avaient figé en grilles rouillées mon élan premier envers la psychologie des profondeurs. En attendant Sofia, je m'installai dans la salle d'attente de la gare et m'occupai à écrire sur mon carnet neuf, en mode automatique. Sous l'action de la fatigue me revenaient en vrac divers événements m'ayant conduite à cette balade, soudain apparue comme une nécessité.

En route pour Zurich

J'ai délaissé le carnet en apercevant Sofia, pimpante dans un joli ciré d'un bleu vif. Nous voici enfin prêtes au départ pour l'aventure, rejoignant le train pour Zurich.

J'avais recueilli les éléments qui avaient inconsciemment suscité le désir de cette balade en Suisse et je les laissai reposer au rythme du train qui traversait la campagne, jusqu'à leur métamorphose qui enrichirait la promenade qui venait de commencer. J'aurais aimé me laisser assoupir par le bercement du train, mais plus nous nous rapprochions de Zurich, davantage je m'éveillai jusqu'à ne plus ressentir aucune fatigue.

Zurich



Le logement se trouvait non loin de la gare et avait vue sur la rivière Limmat. Le centre historique constellé de vastes places et placettes aux rares passants, d'églises aux statues murales en parfait état et de

deux tours anciennes, offrait une impression de calme, d'ordre et de beauté qui semblait avoir une action bénéfique immédiate sur l'humeur.

Nulle part, on ne se trouvait pris dans une foule pressée, ce qui pouvait donner la sensation d'être à la campagne en plein cœur d'une grande ville. Lieu d'invitation baudelairienne au voyage, où *Tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe, calme et volupté.*

Après quelques courses alimentaires, nous avons pris le temps de déjeuner avant de commencer notre exploration. Il avait initialement été prévu que notre dernière visite serait Küsnacht, mais nous préférons dès à présent explorer cette petite ville qui se trouve seulement à quelques minutes de Zurich. Nous étions l'une et l'autre, légèrement équipées d'un sac à dos qui contenait un carnet de voyage, identique sans que nous l'ayons cherché, un appareil photo, des biscuits et une bouteille d'eau, des jumelles de théâtre dans le mien, et le livre *Ma vie* dans celui de Sofia.

Le cimetière de Küsnacht

Nous avons commencé la visite de Küsnacht par son cimetière ; ce lieu qui clôt l'aventure humaine se trouvait donc mis par un retournement des choses, en position initiale de notre périple. Nous avions pour nous aider dans notre recherche, les cartes et les explications du site *cgjung.net* concernant les lieux qu'un curieux de la psychologie analytique n'aurait voulu manquer pour rien au monde.

Dans les allées du cimetière nous avons cherché la tombe de Jung et c'est Sofia qui l'a trouvée. La stèle, une vieille pierre rectangulaire mordue de lichens gris, portait un blason aux motifs érodés. Elle était chargée de noms presque effacés parmi lesquels celui de Carl Gustav Jung et de son épouse Emma Rauschenbach. Cette communauté de noms dont il était simplement une maille du tissage, circonscrivait l'homme célèbre au cercle intime de ses proches et imposait une distance au visiteur. Les descendants de Jung, mort en 1961, et de sa femme Emma, disparue quelques années avant lui, exprimaient leur attachement à leurs ancêtres par l'entretien du petit jardin où une profusion de fleurs de printemps à dominante jaune s'épanouissait au pied de la stèle.

Le lieu offrait également l'opportunité de la prise de conscience que son œuvre, vivante, s'adressant de façon particulière à chacun, convoquait également une famille plus vaste, réunie par une quête de sens.

Dans l'arrangement de l'endroit, flottait quelque chose de l'esprit de Jung, comme ce minuscule creuset de pierre rempli d'eau, qui ne manquait pas d'évoquer l'alchimie et dans lequel nous avons déposé un modeste pissenlit trouvé sur le chemin et devenu soudain une flottante fleur d'or. Puis vint l'idée, jolie, circonstanciée et non dépourvue d'humour, d'offrir la fleur symbolique du Mudra Lotus.



Ce geste où les index et les pouces des mains se touchent en évoquant une fleur de lotus représentant la pureté du cœur, s'adressait au commentateur du *Mystère de la Fleur d'Or* et fit l'objet d'une séance photo. Mains offertes comme des fleurs, un instant ajoutées aux jonquilles et jacinthes au pied du caveau.

Plus tard, Sofia s'est absorbée à écrire sur un fin liseré de papier qu'elle a plié et glissé entre les branchettes entrecroisées d'un arbuste poussant près de la tombe. Ceci m'a donné envie d'écrire un poème qu'elle a accroché délicatement, poème éphémère abandonné au vent et à la pluie.

C'était un plaisir de penser que le temps effacerait peu à peu les mots dont l'intention resterait bien après que nous soyons parties. Il me semblait que ces actes poétiques donnaient le ton à la balade, il nous fallait retrouver et garder l'esprit d'enfance.





Je cherchai ensuite la tombe de Marie-Louise von Franz mais aucune des personnes que je croisai ne connaissait le patronyme de la défunte. Elle n'était pas connue ici comme la célèbre analyste ayant écrit de multiples ouvrages édités à La Fontaine de Pierre. Soudain, la pierre tombale sculptée d'un mandala, apparut dans sa belle simplicité. Les noms de Barbara Hannah et de Marie-Louise von Franz figuraient l'un en dessous de l'autre, la première ayant vingt-quatre ans de plus que la seconde. Je songeai à l'insistance de Jung pour amener ces deux femmes à vivre ensemble afin de travailler le complexe mère - fille. Sans doute qu'il y avait en chacune des deux, quelque chose d'assez indéterminé pour qu'elles aient accepté de suivre son conseil à la lettre. Je trouvais déconcertant que cette injonction ait fonctionné jusqu'au degré ultime qui est le partage de la sépulture. Elles reposaient ensemble, formant famille dans leur quête psychique.

Je mesurai, en voyant la proximité de leurs tombes, éloignées de seulement quelques pas de celle de Jung, que le travail de collaboration entre Jung et Marie-Louise avait pris définitivement sa place dans le cimetière de Küsnacht sans blesser la tranquillité de la famille Jung.

Je m'interrogeai ensuite sur l'endroit où se trouvait la tombe de Toni Wolff qui avait été une seconde épouse, pour citer Jung, et avait vécu assez longtemps dans la demeure familiale. Présence imposée aux proches, elle était absente du dernier jardin comme elle l'était de *Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées*. Effacée. J'imaginai pour elle, un cimetière des âmes se côtoyant en affinité dans la plus grande liberté, mouvantes comme des papillons, esprits qui n'étant que lumière, ne peuvent jeter d'ombre sur personne.

Avant que nous partions, j'allai remplir d'eau un arrosoir pour mouiller la terre asséchée du parterre de jonquilles de la tombe de Marie-Louise von Franz.

La maison de Küsnacht



Partant du cimetière, notre marche rendue pénible par la chaleur généreuse du printemps, nous avons remonté le côté droit de Seestrasse à la recherche de la maison de Jung dont nous ne connaissions pas l'emplacement exact. Aucune façade donnant sur la rue ne correspondait à la photo de la demeure, nous avons suivi quelques-uns des chemins

perpendiculaires à l'avenue, mais cela aurait pu être n'importe où.

J'ai soudain eu le sentiment que nous nous trouvions au bon endroit, mais la maison n'était toujours pas visible de l'avenue. Déçues et fatiguées, nous sommes retournées sur nos pas et après avoir cherché l'adresse sur internet, elle s'est enfin affichée.

Nous voici revenues à l'endroit où nous avons hésité et cette fois engagées jusqu'au bout du chemin. La maison est bien là. Trois boîtes aux lettres et une voiture montrent qu'elle est occupée. Le portail a les deux bras ouverts, un énorme cerisier en fleurs jette sa blancheur dans le vert des arbustes et le gris du ciel. Tout a l'air majestueux et la végétation taillée au cordeau est impressionnante d'ordre et de vitalité. Les jumelles sorties du sac à dos nous permettent de lire la devise latine sculptée au-dessus de la porte :

«Appelé ou non appelé, Dieu sera présent».



Plus haut, gravés en latin, apparaissent dans un cercle les noms des anciens occupants de la maison, ce qui donne une impression de solennité et n'incite pas à oser s'approcher davantage. Le côté droit du terrain permet de voir tout en longeant le grillage, plantes et carrés potagers vides encore, en ce tout début de printemps. L'image fantôme de Jung cultivant cet endroit, hante mystérieusement le jardin. Imaginatio vera qui le fait apparaître, penché sur une plate bande, fouillant d'un outil les profondeurs de la terre, le visage buriné par l'âge et le grand air.

Le lac de Zurich



En continuant de longer la propriété, nous nous trouvons bientôt face à une porte fermée qui donne sur le lac que nous apercevons au loin. Sofia pousse la porte sans hésitation et dit comme une évidence qu'il s'agit d'un hangar à barques où tout le monde est autorisé à entrer. Nous avançons sur une charmante jetée de bois qui donne à gauche sur l'embarcadere de la maison Jung, quelques mètres plus loin. Lieu idéal pour se reposer, sortir son carnet pour dessiner ou écrire.



Je songe à Jung, jardinier et pêcheur du bord du lac. Invitation à alléger la fonction pensée, à abaisser le mental, à saisir par le sentiment et la sensation, l'esprit du rivage du lac de Zurich. Écouter la chanson de l'eau fraîche et vive. Ici et maintenant, comme jadis et naguère, de grosses pierres tapissent l'espace sous le ponton. Le clapotis des vagues berce. Tout proche, sur une petite plage de cailloux ont été édifiés de minuscules constructions de pierres, il y a un siècle déjà, par un explorateur de la psyché, pour se soustraire à la pression intérieure et se confronter à l'inconscient. Carl Gustav Jung, auteur de land art qui donne au temps, le temps de construire et le temps de défaire ce qui s'est laissé surgir. Mains ouvertes sans vouloir rien retenir. Libres comme le sont les oiseaux, les bateaux et les rêves. Laisser advenir, ici près de l'embarcadere de la maison de Jung. Ici et ailleurs.

Au bord du lac de Zurich

*Clapotis
Reflets roses
Soleil couchant*

*Des oiseaux agités
Un merle nous salue
Légère brume sur le lac*

*De hauts plumets cachent
Gracieusement une maisonnette
Une mouette pose sur un plot jaune*

*Paisible
Paix
Cible*

Le rêve du martin-pêcheur que fit Jung en 1913

Il y avait un ciel bleu, mais on aurait dit la mer.

Il était couvert non pas par des nuages, mais par des mottes de terre. On avait l'impression que les mottes se désagrégeaient, et que la mer bleue devenait visible à travers elles. Mais cette mer était le ciel bleu. Soudain, apparut un être ailé qui venait en planant de la droite. C'était un vieil homme doté de cornes de taureau. Il portait un trousseau de quatre clés dont il tenait l'une comme s'il avait été sur le point d'ouvrir une serrure. Il avait des ailes semblables à celles du martin-pêcheur avec leurs couleurs caractéristiques. ⁽¹⁾

Jung, après ce rêve, se mit à peindre cette vision onirique et alors qu'il travaillait à cette représentation, trouva dans sa propriété, au bord du lac, un martin-pêcheur mort. Cette synchronicité l'émut profondément comme c'est le cas lorsque la vie symbolique fait le pont entre monde inconscient et vie réelle.

Le rêve date de 1913 lorsque sa vie était très perturbée par la brouille avec Freud. Leur intérêt commun pour la mythologie avait fini par les diviser, en raison du lien univoque que l'un faisait avec la libido, et l'autre avec le langage universel des symboles.

Dans ce lieu qui n'a pas dû changer, calme et bordé de roseaux, j'imagine, comme il l'écrit dans *Ma vie*, Jung s'abandonnant comme un enfant à la construction de petits édifices de pierres, au bord du lac de Zurich, pour combler la perte du père symbolique et réussir à renaître. Redevenir enfant pour se reconstruire.

Il semble que ce rêve l'ait ouvert à la sagesse de Philémon, le porteur de clé, dont il dit qu'il incarne la connaissance intuitive et la joie de la terre. Au bord de ce lac, s'accomplit un renouvellement mis en acte par la construction des petits édifices, présageant d'un tournant majeur dans la vie de Jung. Quelques mois plus tard, la Société psychanalytique de Zurich s'émancipe de l'autorité de Freud, pour devenir l'Association de psychologie analytique. ⁽¹⁾

La maison de Marie-Louise von Franz à Zurich



La nuit est tombée à présent, mais notre désir de poursuivre l'exploration des lieux ne cède pas à la fatigue. Nous partons à la recherche de la maison de Marie-Louise von Franz et marchons en silence en remontant les petites rues escarpées de la partie haute de la ville. Une impression d'étrangeté accompagne la montée : pas un bruit en ce lieu et l'éclairage est très faible.

À l'adresse indiquée, cette maison qu'elle n'aimait pas trop se révèle enfin à nous sous un aspect ténébreux. Masse sombre envahie de végétation, dressée au dessus de la route, elle semble vouloir tenir le passant à distance. En cet instant, semblant hantée par celle qui y vécut, comment ne pas se souvenir du titre de son ouvrage : *L'ombre et le mal dans les contes de fées*.

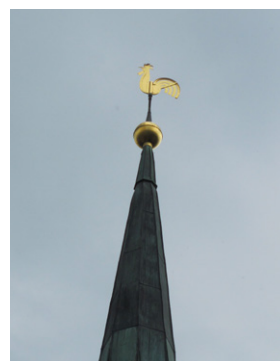
Mardi. Les chutes du Rhin à Laufen



Nous prenons le train jusqu'à Laufen, endroit hautement touristique puisque s'y trouve l'une des plus impressionnantes chutes d'Europe. Jung y passa sa petite enfance, de l'âge de six mois à quatre ans, son père y était pasteur et sa famille vivait dans le presbytère proche de l'église. Nous voici retranchées dans le jardin de l'église protestante, préservé miraculeusement de toute agitation, tandis que de l'autre côté du mur, une cohorte ininterrompue de visiteurs chemine vers les chutes.

Ce jardin ressemble à une cour de récréation pour oiseaux, il m'inspire quelques mots sur le carnet tandis que Sofia dessine avec concentration. Le sol est tapissé de primevères et de fleurs de pissenlits, des touffes de menthe poivrée embaument, un comité d'oiseaux joliment bruyants et contents, accompagne le pique-nique.

J'observe et photographie la flèche diablement haute du clocher de l'église et note sa forme aérodynamique. Je me souviens du rêve de Jung enfant et laisse voguer mon imagination. Vue d'en bas par un tout petit enfant, impressionné par cette immense flèche trouant le ciel, tout là-haut. Vue d'en haut : curiosité de l'enfant pour son corps et cette petite flèche de chair « à l'œil unique ». Peut-être un glissement, une superposition d'images... Le livre, *Ma vie*, que Sofia tire de son sac à dos, vient à point nommé nous permettre de relire ce rêve si intrigant :



« Le presbytère est situé isolé près du château de Laufen et derrière la ferme du sacristain s'étend une grande prairie. Dans mon rêve, j'étais dans cette prairie. J'y découvris tout à coup un trou sombre, carré, maçonné dans la terre. Je ne l'avais jamais vu auparavant. Curieux, je m'en approchai et regardai au fond. Je vis un escalier de pierre qui s'enfonçait; hésitant et craintif, je descendis. En bas, une porte en plein cintre était fermée d'un rideau vert. Le rideau était grand et lourd, fait d'un tissu ouvragé ou de brocart; je remarquai qu'il avait très riche apparence. Curieux de savoir ce qui pouvait bien être caché derrière, je l'écartai et vis un espace carré d'environ dix mètres de longueur que baignait une lumière crépusculaire. Le plafond voûté était en pierre et le sol recouvert de dalles. Au milieu, de l'entrée jusqu'à une estrade basse, s'étendait un tapis rouge. Un trône d'or se dressait sur l'estrade; il était merveilleusement travaillé. Je n'oserais l'affirmer, mais il était peut-être recouvert d'un coussin rouge. Le siège, véritable trône royal, était splendide, comme dans les contes! Dessus, un objet se dressait, forme gigantesque qui atteignait presque le plafond. D'abord, je pensai à un grand tronc d'arbre. Haut de quatre à cinq mètres, son diamètre était de cinquante à soixante centimètres. Cet objet était étrangement constitué : fait de peau et de chair vivante, il portait à sa partie supérieure une sorte de tête de forme conique, sans visage, sans chevelure. Sur le sommet, un œil unique, immobile, regardait vers le haut.

La pièce était relativement claire, bien qu'il n'y eût ni fenêtre, ni lumière. Mais, au-dessus de la tête brillait une certaine clarté. L'objet ne remuait pas et pourtant j'avais l'impression qu'à chaque instant il pouvait, tel un ver, descendre de son trône et ramper vers moi. J'étais comme paralysé par l'angoisse. À cet instant insupportable, j'entendis soudain la voix de ma mère venant comme de l'extérieur et d'en haut, qui criait : «Oui, regarde-le bien, c'est l'ogre, le mangeur d'hommes !» J'en ressentis une peur infernale et m'éveillai suant d'angoisse. À partir de ce moment j'eus, durant plusieurs soirs, peur de m'endormir : je redoutais d'avoir encore un rêve semblable. » ⁽²⁾

Nous prenons le chemin qui mène aux chutes du Rhin. Spectacle procurant une exceptionnelle fascination hypnotique, W. Turneur les peignit en 1806, Montaigne, Goethe, Lamartine, Dumas, Chateaubriand et Andersen les chantèrent. Victor Hugo en fut également inspiré :

À l'endroit le plus épouvantable de la chute, un grand rocher disparaît et reparaît sous l'écume comme le crâne d'un géant englouti, battu depuis six mille ans de cette douche effroyable. ⁽³⁾

Tandis que Sofia dessine, je trouve derrière une balustrade qui constitue une niche contre le rocher, si près des chutes que l'on en reçoit les embruns, un emplacement un peu isolé où j'écris en mode automatique de courts poèmes. Le bruit assourdissant et le mouvement répétitif des masses d'eau cognant la roche, me font bientôt oublier les personnes qui surgissent près de moi un instant pour un selfi sur fond de cataracte... En même temps que les poèmes jaillissent, je les note sur le carnet posé sur la rambarde, sensible à la vive attraction qu'exerce ce spectacle grandiose sur l'inconscient.



Petits poèmes des Rheinfall Swtzerland

*Une branchette aux pousses vertes
Derrière la balustrade
Les chutes du Rhin tempêtent*

*Flots bouillonnants
Colère blanche
Assourdissant est le Rhin*

*Hypnotisée par la houle
Où les chutes vaporisent
Leur grondante fureur*

*Un fracas se lève
Brumes et éclaboussures
Ne se lassent pas*

*Puissance de la nature
Les chutes ne se fatiguent pas
De jaillir blanches*

*Cataractes émeraudes
Lait d'eau mousseuse
Éclatant aux oreilles*

*Tant d'acharnement
Pulvérisé en gerbe d'eau
Tant de calme immuable*

*Aucune retombée liquide
N'est semblable à une autre
Comme est unique chaque vague*

*Des esprits blêmes
Fuiant dans la vaporisation
Des chutes de Laufen*

*Une barque beige
S'approche des remous
Sous le fracas le silence*

*Dans la loggia de pierre
Si proche des rapides
Les poèmes jaillissent*

*À l'oreille tendue
Les voix des morts et des nations
Hargneusement vocifèrent*

*Énergie des chutes
Rageusement expulsées
Telles un nouveau né hors de ses eaux*

*Une fourmi se promène
Minuscule et tenace
Sur l'avancée surplombant le rapide*

*Blanches les chutes
Reflets verts bouillonnants
À l'encre noire de la roche*

*L'eau de la vie
L'eau des rêves
L'eau du feu*

*Elles ne s'épuisent pas
Ne se taisent pas
Ne délaissent pas*

*Elles finissent pas lasser
Elles finissent par glacer
Par blesser les chutes*

*On se réjouit d'échapper aux remous
On voyage sans intention
Dans le creux de ses courants*

*Un bateau rouge file
Un train passe sur l'aqueduc
Une fille rit un coca à la main*

Les chutes redevenues carte postale

C'est en découvrant quelques semaines plus tard *Les chutes* de Joyce Carol Oates, que je trouvais exprimée avec virtuosité, l'intensité de cette attraction tout à la fois sombre et lumineuse que peuvent exercer les chutes d'eau sur l'esprit humain.

Mercredi. Bollingen



À vingt minutes de Zurich HB, descendre à la gare de Rapperswill. Prendre si l'on est pressé le train qui passe à l'intérieur des terres ou si l'on a tout son temps, le train qui longe le lac, pour mieux apprécier le paysage.

La tour carrée de Marie-Louise von Franz



Une dame cordiale conduit le car de Rapperswill à Wagen, nous la retrouverons au retour. Nous marchons à pied sur la route de Wagen à Bollingen jusqu'à ce qu'à un croisement, des panneaux de bois indiquent diverses directions. À cette croisée des chemins, nous prenons celui de droite, opposé à la direction Moss. Il faut marcher environ cinq minutes sur le petit chemin et dépasser un groupe de maisons cachées par la végétation, puis enfin apparaît la tour carrée de M-L von Franz, semblable à une petite maison d'Ariège ou à une maisonnette de conte de fées, remarque Sofia.

Les volets sont ouverts mais personne ne se manifeste. Marie-Louise a légué cette maison à un couple du voisinage et tout est si bien entretenu que la maison semble occupée. Nous regardons de loin sans oser nous approcher et allons nous installer discrètement à une table entourée de ses bancs de pierre à quelques mètres de la tour. C'est là que nous pique-niquons tranquillement pour retrouver des forces après la marche dans les collines. Quelques gouttes de pluie tombent soudain mais le ciel suspend ses eaux et nous restons là, à écrire et dessiner dans une ambiance bucolique, joyeusement légère.

Je dessine la tour : ses murs de pierre, ses volets de bois peints en bandes obliques jaunes et grises, selon la tradition du pays, son toit d'ardoise à la girouette cassée. Avant de repartir nous nous approchons de la maison, admirons l'abri bois, une merveille de rangement avec des casiers pour les bûches et d'autres pour le petit bois.



Derrière la maison, un étang foisonne d'iris qui préparent leur floraison, et dans le pré, jonquilles et fleurs sauvages accompagnent de leurs vives couleurs les concertos d'oiseaux croisant leurs notes en d'heureuses mélodies. Ils discourent en leur langue secrète et chantent la joie. Pépiements, duos, sifflements, trilles, interpellations, célèbrent la naissance du printemps. La maison repose

dans un nid de verdure auquel des mélèzes donnent un aspect plus montagnard.



Avant de repartir, nous nous rapprochons des fenêtres de la tour. Nous distinguons ici la cheminée, la table et ses chaises, là le bureau tout contre le mur, mais de cette place où rien ne doit distraire, il suffit de tourner la tête et regarder par la fenêtre pour ne pas oublier Dame Nature. Marie-Louise peut continuer sa traduction d'un ouvrage alchimique, poursuivre l'écriture de *L'interprétation des contes de fées* ou de *La voie des rêves*. Ses ouvrages à l'écriture limpide, plus abordables que ceux de Jung, ont le mérite de savoir éclairer les événements de notre vie.

Nous remarquons près de la maison une borne moussue dressée dans le petit sous-bois et gravée des majuscules KST. Nous apprendrons plus tard qu'il s'agit de la tombe du chien de Marie-Louise. Nous avons un peu de mal à quitter cet endroit si paisible qui nous paraît étrangement familier.



La tour ronde de Carl Gustav Jung



Nous reprenons la balade, marchons jusqu'au village de Bollingen et nous arrêtons dans un petit parc où des garçons jouent au foot. Nous suivons ensuite une petite route goudronnée qui longe la voie ferrée et fait le tour du lac, on y croise promeneurs, joggeurs, cyclistes.

Nous avons un mal fou à croire que la tour que nous cherchons, devenue dans notre imaginaire tout à fait exceptionnelle, en raison du chapitre que lui a consacré Jung dans *Ma vie*, se trouve à présent dans un lieu aussi passant. Lorsqu'il la construisit il y a un siècle, il devait y avoir très peu d'habitations à cet endroit. Cette tour, dont la première pierre fut posée en 1922 et fut agrandie jusqu'en 1955 par trois autres bâtiments au fur et à mesure de la maturation de sa psyché, est le reflet symbolique de son individualisation, explique-t-il dans son autobiographie. Tout en marchant, nous examinons les maisons avec attention, impatientes de reconnaître

La tour. Nous devinons soudain, cachée à travers des taillis gris d'arbres et d'arbustes où commencent à pointer quelques feuilles vertes, la silhouette d'une tour ronde. Nous la pensions claire et blanche mais sous le ciel encore hivernal et cachée derrière les arbres, elle semble prise dans une toile grise géante.

Poursuivant le chemin, nous voici à présent près de l'entrée de la propriété. Seconde surprise, c'est un endroit habité, dont l'animation vient contredire l'image émergeant du texte écrit en 1957, d'une tour isolée sans électricité ni commodités.

Une voiture, deux vélos, une brouette verte, des personnes font un feu près du lac, un homme transporte des bûches jusqu'à l'appentis. La propriété a plusieurs boîtes aux lettres et y vivent des gens réels qui par le simple fait de leur présence, possèdent l'art de sortir la tour du mythe dans lequel elle était confinée.



Après avoir suivi le chemin qui longe le lac où navigue un voilier blanc, nous nous reposons dans une anse de bois flottés au paysage plus conforme à ce que devait être l'endroit jadis. Sur le chemin qui borde la propriété, nous voici installées face à la tour pour la dessiner, le dos inconfortablement appuyé au grillage qui longe la voie ferrée.

Le temps s'écoule avec lenteur et par trois fois un train nous frôle dans un bruit et un courant d'air infernal tandis qu'en arrière plan, à force de patience, la tour semble petit à petit retourner à son énigme originelle. Mystère finalement retrouvé, comme l'amour de loin du chevalier pour sa dame où le désir s'inscrit dans le creux, le lointain et l'attente. De même, nous écrivons et dessinons en hommage à la Dame Tour.

Quand au loin, le propriétaire des lieux passe une fois de plus vider sa brouette de bois, il marque une pause en se tournant cette fois vers nous, mais nous ne saisissons pas bien l'expression de son visage. Passant outre l'occasion d'échanger quelques mots, chacun continue son activité, il a presque fini de ranger son bois et nous avons quasiment terminé nos dessins de la tour. Ma maladresse n'enlève rien au plaisir de dessiner car ce long moment d'observation a la capacité de graver dans la mémoire non seulement le décor mais aussi le ressenti du moment.

Un groupe de promeneurs du village nous voyant occupées à dessiner, nous adresse la parole en allemand puis devant notre incompréhension, l'un d'eux tente l'anglais.

- *A man who wrote many books lived in this house*, dit-il.

- *Do you know his name?* ais-je demandé.
- *Yes, he was Herman Hesse*, affirme t-il.
- *No, his name was Jung, Carl Gustav Jung. He was a psychiatrist.*
- *I don't know him.*

Nul n'est jamais prophète en son pays. Il n'empêche que le romancier Hermann Hesse et Jung n'étaient pas si éloignés par leur vécu et leur sensibilité. Hesse est né en Allemagne en 1877, deux ans après Jung et a vécu à Bâle dès l'âge de quatre ans, tout comme Jung.

Son père était missionnaire protestant alors que celui de Jung était pasteur. Hesse a fait une psychanalyse avec un disciple de Jung et outre leur intérêt commun pour la psychologie, ils étaient attirés par la philosophie orientale. Hesse a écrit des romans initiatiques, *Siddhartha*, *Le loup des steppes*, et la connaissance des archétypes de Jung a eu une influence sur son œuvre. La méprise de notre interlocuteur fait naître le désir de relire les livres de cet écrivain.



L'esprit des lieux ouvre ici à des chemins d'écriture et de philosophie, pousse vers un ailleurs et invite à l'exploration de contrées proches. La quête de l'identité, l'incitation au voyage intérieur et le questionnement sur le sens de la vie, forment la matière des textes de Hesse, évoqués près de la tour ronde de Bollingen.

Jeudi. L'église Fraümunster de Zurich



Plaisir de parcourir les minuscules ruelles médiévales de la vieille ville. Partout des boutiques d'horlogerie avec de belles montres en vitrine, des couteaux exposés en nombre, de délicieux bretzels aux graines de courge. Des personnes courtoises, de l'eau potable dans certaines fontaines, pas de mendicité, tout est propre et les bâtiments entretenus. Mais où donc se cache l'ombre de Zurich ?

Visite de l'église Fraümunster, célèbre pour ses vitraux de Chagall. Ils s'organisent en un tryptique. Le vitrail central, vert, image la vie et la mort du Christ, il est encadré par un vitrail bleu et un vitrail jaune très lumineux, représentant le prophète Élie et Jacob.

Le phallus céleste de la cathédrale de Bâle



Nous nous arrêtons à Bâle avant de regagner Paris. Nous sommes assises à l'une des tables ombragées du porche d'une église et c'est l'heure de poser les derniers mots sur mon carnet. Étonnement de constater plus tard à leur relecture, à quel point les détails notés ont le pouvoir de faire ressurgir une scène que la mémoire a déjà recouverte de strates d'images nouvelles et de sensations plus récentes.

Nous voici dans un bien joli café, niché sous le porche de l'église rafraîchi par de grands arbres. Nous vidons nos poches et commandons un seul thé car il nous reste trop peu pour deux consommations. La serveuse insiste avec un beau sourire pour nous offrir la deuxième boisson, je choisis un chocolat, et elle nous débarrasse de toutes les pièces. Imagine t-on autant d'amabilité possible en France et un chocolat si mousseux, si délicieux ?

Bâle a des airs de Toulouse par son alignement de ponts et la couleur rose des pierres en grès de certains monuments, comme la cathédrale Münster que nous avons vue de l'extérieur. De grands arbres cachent à notre vue une partie de sa façade, créant un bel équilibre entre minéral et végétal.

L'édifice est remarquable par ses sculptures murales et son toit d'ardoises colorées aux losanges concentriques.

Rose, blanc, vert, bleu

orange, rose

blanc

Enchantement visuel

Nous achevons notre voyage par la visite de la cathédrale. Nous entrons. Mystère... Comment la vision terrifiante qu'eut le jeune Jung âgé de douze ans, a-t-elle pu émerger de cette beauté paisible ? *Ma vie*, dont nous relisons cet extrait, nous éclaire sur les circonstances qui l'entourent et les effets psychologiques qu'elle eut sur l'adolescent.

« Par un beau jour d'été de cette année 1887, en revenant du collège à midi, je passais sur la place de la cathédrale. Le ciel était merveilleusement bleu dans la rayonnante clarté du soleil. Le toit de la cathédrale scintillait, le soleil se reflétait sur les tuiles neuves, vernies et chatoyantes. J'étais bouleversé par la beauté de ce spectacle et je pensai : « Le monde est beau, l'église est belle et Dieu a créé tout ça et il siège au-dessus, tout là-haut dans le ciel bleu sur un trône d'or... »

Là-dessus, un trou, et j'éprouvais un malaise étouffant. J'étais comme paralysé et je ne savais qu'une chose : maintenant surtout ne pas continuer de penser ! »

Suivent trois journées où le jeune Carl évite de conduire sa pensée à son terme, jusqu'à ce que la troisième nuit, toujours obsédé par la pensée de la cathédrale de Bâle et du Bon Dieu, il sente sa force de résistance faiblir. Pensant que Dieu lui donnera grâce et lumière s'il a le courage de laisser s'exprimer l'idée, il se laisse aller à ce qu'il nommera bien plus tard une imagination active, où il recueille ces images les plus inattendues :

« Je rassemblai tout mon courage, comme si j'avais à sauter dans le feu des enfers, et je laissai émerger l'idée : devant mes yeux se dresse la belle cathédrale et au-dessus d'elle le ciel bleu ; Dieu est assis sur son trône d'or très haut au-dessus du monde et de dessous le trône un énorme excrément tombe sur le toit neuf et chatoyant de l'église ; il le met en pièces et fait éclater les murs. » ⁽⁴⁾

Allègement, délivrance, sentiment d'être élu ou maudit, Jung retrouve à la fin de sa vie, les nuances de son ressenti vis à vis de cet événement intérieur. Nous comprenons qu'à l'ombre de la cathédrale Münster, émerge pour l'adolescent le passage à une autre étape de conscience : tout n'est pas blanc, beau et bon, y compris Dieu.

Le problème du mal et de la face obscure du divin est déjà posé dans cette vision. L'inconscient souffle à travers celle-ci, que la beauté et les ors de l'église ne sont que l'aspect visible et lumineux du mystère. La capacité à accueillir des images aussi sombres peut être le préalable de la capacité qu'il aura plus tard à être guérisseur de la psyché. Initiation à la connaissance de l'humain dans toutes ses dimensions, y compris les plus obscures.

Dans la cathédrale de Bâle, à la manière de la vision de Jung, des lustres monumentaux près du chœur peuvent facilement engendrer la peur qu'ils se décrochent et écrasent de leur lourdeur ornementale ce qui est en-dessous. Pendant que j'observe près de l'autel des sculptures qui m'inspirent des pensées





moins ombrageuses, Sofia arrive, animée d'une certaine fébrilité. Ses yeux brillent comme si elle venait de vivre quelque événement extraordinaire.

- Regarde! dit-elle, me tendant son smartphone où s'affiche une photo qu'elle vient de prendre.

Prisonnier du gris manteau de pierre, un gisant repose dans une érection de lumière blanche qui laisse abasourdi. Image fugitive. Le temps de me rendre au fond de la cathédrale, le faisceau lumineux tombant d'un vitrail s'est déjà déplacé, de telle sorte que la vision est moins spectaculaire. La quiétude du visage de pierre ne porte pas l'empreinte du miracle qui l'a animé. Cela fait sûrement des siècles que durant un bref moment, par jour ensoleillé, Éros se manifeste à cet endroit. L'envoi de la photo à quelques proches recueille un succès immédiat. La numinosité de la vision a épousé le canal internet.

Ainsi la cathédrale de Bâle n'est plus seulement reliée dans mon imaginaire à la vision de Jung, mais grâce à l'œil observateur et audacieux de Sofia, à l'apparition inattendue du *Gisant au phallus céleste*, ainsi fut-il baptisé.

L'esprit de synchronicité a ajouté du corps, bien qu'ici il soit de lumière, à la présence inanimée de la pierre. Cette vision fugitive et néanmoins réelle m'a semblé tout à fait en harmonie avec l'esprit de Jung, ce gisant devenant fugitivement une figure rieuse du trickster.

Vendredi.

D'un rêve à la cueillette des fraises

Cette promenade du côté de Chez Jung s'achevait et sur mon carnet, j'écrivis de mémoire dans le train de retour, un rêve qui me revint et datait des années quatre-vingt, alors que je commençai à m'intéresser au monde onirique. Je le retrouvai aussi vif et précis qu'à son origine. Ainsi il se représentait à moi spontanément et de façon inattendue, comme une conclusion au voyage.

Je me trouvais dans une salle de conférence où l'on devait parler de la psychologie de Jung. J'étais assise au premier rang et je portais une robe d'intérieur alors que l'assemblée était habillée en tenue de ville. La scène, en hauteur, était entièrement vide et diffusait par un haut parleur un texte écrit par Jung. J'étais stupéfaite par ce dispositif mécanique où personne de vivant n'occupait la scène et tournais la tête pour observer les participants mais tout le monde avait l'air satisfait.

C'est alors que je vis Jung au dernier rang, il avait un sourire moqueur, de toute évidence il avait l'air de rire de tout ça comme d'une bonne blague. Voyant cela, je quittai discrètement les lieux et montai un petit escalier pour rejoindre deux étages au-dessus, une petite pièce avec mes affaires personnelles [...]

Tant d'années après ce rêve, après avoir longtemps écouté « hautement parler » des écrits de Jung, de sa pensée et de sa psychologie par nombre de spécialistes, j'avais dans cette balade suisse visité avec l'esprit de l'enfance, certains lieux de l'aventure intérieure décrite dans *Ma vie*. Cette confession dans le texte, de l'homme sensible plus que du psychiatre, j'en saisis mieux le sens. Il donnait l'exemple de ce qu'est vivre en accord avec l'inconscient, dans une recherche expérimentale de sens, à l'écoute des rêves et de la synchronicité, dans la créativité et l'attention à la nature. L'ouvrage invitait à « retrouver ses affaires personnelles » sans se laisser emporter par un mythe.

Le retour de voyage fut compliqué car le train resta à l'arrêt en pleine campagne au milieu de la nuit pour réparer un caténaire qui avait été arraché. Voici la reconnexion assurée avec le monde réel sous la forme de la prévisible panne de train sur la ligne Toulouse-Paris. Chez moi m'attendaient l'herbe de mon jardin, incroyablement haute pour une si courte absence, et un panier entier de fraises à ramasser. Tout comme moi, les plantes du jardin avaient profité de leur liberté, comme si dans le secret de sa croissance, la nature fructifiait mieux.

Références bibliographiques

1 - *Le Livre Rouge*, C. G. Jung, Édition L'Iconoclaste, sous la direction de Sonu Shamdasani, p.201

2 - C. G. Jung, *Ma Vie*, Témoins.Gallimard, p.3

3 - *Lettres à un ami*, Lettre 38, Victor Hugo
https://www.cgjung.net/tour/laufen_chutes_du_rhin.htm

4 - C. G. Jung, *Ma vie*, Témoins Gallimard, p.59

Sommaire

- 1 De Toulouse à Paris**
- 2 Lundi, gare de Lyon, le carnet**
- 3 Zurich**
- 4 Le cimetière de Küsnacht**
- 6 La maison de Küsnacht**
- 7 Le lac de Zurich**
- 8 Le rêve du martin-pêcheur**
- 9 La maison de Marie-Louise von Franz à Zurich**
- 10 Mardi, Les chutes du Rhin à Laufen**
- 12 Petits poèmes des Rheinfall Swtzerland**
- 14 Mercredi, Bollingen**
- 15 La tour carrée de Marie-Louise von Franz**
- 17 La tour ronde de Carl Gustav Jung**
- 19 Jeudi. L'église Fraumünster de Zurich**
- 20 Le phallus céleste de la cathédrale de Bâle**
- 23 Vendredi. D'un rêve à la cueillette des fraises**
- 24 Références bibliographiques**